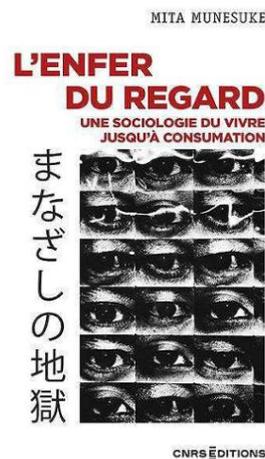


Le Japon et ses fractures



Philippe Pons

LIVRE

Le sociologue Mita Munesuke (1937-2022) s'est distingué des approches plus conventionnelles de sa discipline en s'efforçant de remonter la trame des faits existentiels au-delà des données statistiques et en « *refusant de se laisser enfermer dans des cadres disciplinaires* ». Les deux textes réunis dans cette première traduction en français de l'une des plus éminentes figures des sciences humaines au Japon sont des classiques de la sociologie contemporaine dans l'archipel.

Dans *L'Enfer du regard*, l'auteur se penche sur un fait divers : une série de meurtres commis en 1968 par un adolescent de 19 ans, Nagayama Norio. Né en 1949 dans une famille pauvre de l'extrême nord du Japon, mineur au moment des faits, il n'avait d'autre mobile que la rage au cœur qu'il portait en lui depuis l'enfance, que sa vie, en migrant des campagnes, n'a fait que révéler. Arrêté et condamné à mort, il sera exécuté en 1997.

Au-delà de ce qui semble relever de troubles psychologiques individuels, le sociologue révèle un pan de la dynamique – et des fractures – de la société du Japon des années 1960 – c'est-à-dire de la « Haute croissance » économique initiée par la politique du doublement du produit intérieur brut en dix ans. Dans le second texte, *Les Chants de la nouvelle nostalgie*, qui complète en quelque sorte le premier opus, il évoque à travers les chansons populaires des années 1960 et 1970 le déracinement des communautés villageoises entraîné par cette croissance effrénée.

A la lecture des écrits de prison de Nagayama Norio (journal, romans, poésie), Mita Munesuke reconstruit les méandres du cheminement intime qui mènera au crime cet adolescent aux prises avec la société moderne. A 18 ans, il part pour Tokyo dans le cadre des recrutements collectifs de jeunes travailleurs visant à pallier le manque d'effectifs en zone urbaine. Pour lui, la ville concrétise un rêve de libération personnelle. Puis il découvre le regard stigmatisant de celle-ci.

Six mois plus tard, il quitte son travail et devient un de ces « *chômeurs existentiels* » qui passent d'un petit boulot à un autre. Doublement exclu (du milieu rural et de la ville), il sombre dans la solitude : « *Le gosse de riches, désinvolte, porte un blouson léger mais lui, en cravate et veston, il pue la misère* », écrit Mita Munesuke. « *L'enfer du regard révèle ici la structure existentielle des classes sociales* », explique un disciple de Mita, Osawa Masachi, dans un commentaire qui accompagne la traduction.

« Barbelés invisibles »

Nagayama cherchera à migrer clandestinement à l'étranger, pour fuir « *les barbelés invisibles* » qui le ramènent à son existence déracinée. Il échouera. Au fil de ses errances dans Tokyo, il entre dans le jardin d'un grand hôtel.

Découvert par le gardien, il tire avec le pistolet qu'il s'était procuré dans la perspective de sa migration, et le tue. En cavale à travers le pays, il tue trois autres personnes avant d'être arrêté.

« *Quand on n'a pas de choix, on est pris de rage* », écrit Mita Munesuke. « *Le regard de la ville essentialise, anticipe l'identité tout entière* », au point que celui qui en est l'objet en « *devient le prisonnier* », ajoute Osawa Masachi. Le travail de Mita Munesuke met en lumière la dynamique de la société japonaise des années 1960 et 1970, mais il incite aussi à des correspondances avec des meurtres qui se sont produits par la suite. Ainsi, en 2008, un jeune de 25 ans poignarda mortellement sept passants dans la foule du quartier animé d'Akihabara, à Tokyo, et en blessa dix autres. Kato Tomohiro était un employé temporaire, et son contrat arrivait à terme. Il expliqua ses meurtres par les moqueries dont il était l'objet sur les réseaux sociaux et, surtout, par sa haine de « *ceux qui sont pleinement dans la vie* », dont il se sentait exclu. Une forme d'enfer du regard.

L'engrenage dans lequel est pris Nagayama, dont Mita explore la mécanique, a pour arrière-plan la disparition des liens communautaires au cours du processus de modernisation. Une question qu'il aborde dans *Les Chants de la nouvelle nostalgie*. A la nostalgie du pays natal, le lieu idéalisé où revenir pour renouer avec une communauté affective, se substitue une nouvelle forme de nostalgie sans objet : celle du « *petit chez-soi* » à construire : « *un pays natal encore inconnu* », sinon illusoire.

En dépit d'un appareil de notes éclairant et de la fluidité de la traduction, ces textes où l'on sent la familiarité de l'auteur avec la pensée française (Sartre, Bataille, Baudrillard...) sont parfois difficiles pour un lecteur peu au fait de l'histoire du Japon moderne, mais ils ont le grand mérite de dévoiler les fractures engendrées par la croissance effrénée des années 1960, dont la société japonaise contemporaine subit encore les séquelles.

L'originalité de Mita tiendra, dans la seconde partie de sa vie, à une tentative de repenser les sociétés contemporaines, japonaise ou non, asservies à la rationalité, pour tenter de dégager de possibles réenchantelements, dont son livre consacré au poète Miyazawa Kenji (1896-1933), « *Voyage dans la fête de l'être* » (non traduit), constituera les prémices.

**L'Enfer
du regard
de Mita Munesuke, CNRS Editions, 160 p., 22 €**